

Une parole de méditation de Rudolf Steiner
Et sa relation avec l'événement de la rencontre de Goethe et de Schiller
Thomas Brunner

Le 1^{er} septembre 1919, Rudolf Steiner écrivit un quatrain à l'intention de son jeune collaborateur Hans Kühn¹, en dédicace à son ouvrage, paru pour la première fois au printemps de la même année, « *Les points essentiels de la question sociale* ». Dans le contexte également de la richesse de ce qu'on appelle les *Paroles de vérité* de Rudolf Steiner, cette méditation révèle une relation particulière à la question sociale car, dans une clarté méthodique, elle relie la nécessité d'un développement « intérieur » de l'âme à la capacité de mise en œuvre d'un « savoir-faire extérieur » en matière de configuration et d'organisation sociales :

Suche im Innern das Lichtvolle
Und du findest die Welt ;
Suche im Äußern das Sinnvolle
Und du findest dich selbst.²

Cherche la pleine lumière au for intérieur
Tu découvres le monde ;
Cherche la plénitude de l'esprit au for extérieur
Tu découvres toi-même.

Ce n'est pas par hasard que Rudolf Steiner commence cette parole par le cheminement vers le « for intérieur », car il faut beaucoup plus y voir un élément fondamental de sa « méthode de liberté ». Dans son œuvre philosophique principale *La philosophie de la liberté* (1894), il avait déjà commenté, à l'appui de ce quatrain de Friedrich Schiller adressé à Goethe « *L'harmonie* » :

« Des deux voies connues de Schiller:

Wahrheit suchen wir Beide; du außen im Leben, ich innen
In dem Herzen, und so findet sie jeder gewiß.
Ist das Auge gesund, so begegnet es außen dem Schöpfer,
Ist es das Herz, dann gewiß spiegelt es innen die Welt. »

Vérité, nous recherchons tous deux, toi à l'extérieur, moi à l'intérieur
au cœur, et ainsi chacun la rencontre sûrement.
Si l'œil est sain, alors il rencontre le Créateur à l'extérieur
Si le cœur l'est, alors c'est l'univers qu'il reflète dûment à l'intérieur.

la seconde profitera de préférence au temps présent. Une vérité qui nous vient de l'extérieur porte toujours en soi le sceau de l'incertitude. Ce qui apparaît à tout un chacun de nous, en son for intérieur comme un vérité, nous pouvons y avoir foi. »³

¹ **Hans Kühn (1889-1977)**, fils d'un fabricant en argenterie originaire de la souabe Gmünd, entendit parler pour la première fois d'une conférence de Rudolf Steiner à l'automne 1912. Il fut bientôt intimement lié à l'action sociale de Rudolf Steiner. En 1919-1920, en tant que chargé d'affaires, il fonda l'*Alliance pour la Dreigliederung*. Il servit d'intermédiaire aux rencontres et entretiens personnels de Rudolf Steiner avec le prince Max de Bade et le président du Conseil Kurt Eisner. En 1920-1924, Hans Kühn appartint au *Vorstand* de la société *Der Kommenden Tag AG* et en fut un des directeurs à Stuttgart. Après la seconde Guerre mondiale, il reprit de nouveau une activité pour la *Dreigliederung* sociale. En 1956, il fonda la *Arbeitsgemeinschaft für soziale Dreigliederung [communauté de mise en œuvre pour la Dreigliederung sociale]*. À partir de 1959, il éditait ses *Contributions pour la Dreigliederung de l'organisme social*, qui parut peu avant sa mort sous la forme d'un ouvrage: *Dreigliederungszeit — Rudolf Steiners Kampf für die Gesellschaftsordnung der Zukunft [L'époque du Dreigliederung — Le combat de Rudolf Steiner pour l'ordre sociétal à venir]* Dornach 1978. [Encore un ouvrage qu'il faudrait traduire en français de toute urgence ! *Ndt*]

² Voir Rudolf Steiner : *Paroles de vérité (GA 40)*, Dornach 1998, p.291.

³ Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté*, Deuxième supplément, édition de poche (GA 4), Dornach 1998, p.267.

Il vaut de remarquer ici, dans le commentaire de Rudolf Steiner, la locution « de préférence », car elle *ne* veut *pas* dire foncièrement « exclusivement », mais elle attire au contraire l'attention sur un ordre méthodique conscient. C'est-à-dire que Steiner commence certes par Schiller mais n'exclut pas la manière de connaître de Goethe pour autant. Ainsi intitule-t-il un chapitre de sa première œuvre *Grandes lignes d'une théorie cognitive de la conception du monde de Goethe* (1886) par une adjonction claire de Schiller au sujet de ce que Goethe inaugura de neuf telle une science concevant le vivant et en outre la vie de l'âme et de l'esprit : « *La science de Goethe selon la méthode de Schiller* »⁴. Avec la locution « de préférence » ce n'est donc qu'un contraste putatif qui s'ouvre vis-à-vis de Goethe ; car la phénoménologie de celui-ci, se fonde originellement sur une appréhension vivante de « l'objectivité » purement *idéelle*, ce que Goethe avait pu amener en pleine clarté, il est vrai seulement grâce à Schiller — selon Steiner :

« Inégalement plus que par Kant, Goethe fut encouragé sous le rapport philosophique par Schiller. Par lui il fut réellement porté notoirement à une étape ultérieure dans la connaissance de sa manière contemplative à la fois intuitive et immédiate. Jusqu'à la première et célèbre conversation qu'il eut avec Schiller, il avait exercé une certaine manière de contempler le monde. Il avait observé des végétaux, avait posé à leur base une forme végétale archétype et en avait dérivé leurs formes singulières. Cette plante archétype (et aussi par la suite l'animal archétype) s'était structurée dans son esprit et lui servait à clarifier les phénomènes respectifs. Mais il n'avait jamais réfléchi là-dessus, à ce qu'est donc en soi cet archétype. Schiller lui ouvrit alors les yeux, en lui disant : « C'est une idée ! ». Dès lors, Goethe prend seulement conscience de son idéalisme. Il désignait donc l'archétype végétal comme une expérience jusqu'à cette conversation, car il croyait bien l'avoir vue de ses yeux. Dans son essai introductif qu'il rédigea plus tard pour son traité sur la métamorphose de la plante, il dit cependant : « Ainsi recherchai-je dès lors l'animal archétype, l'idée de l'animal. » [*Écrits de science naturelle*, vol. 1^{er}, p.15]. Il faut constater à cette occasion que Schiller ne transmet rien qui fût étranger à Goethe, il surmonta au contraire lui-même d'abord tous les obstacles posés par l'observation de l'esprit de Goethe pour en dégager la connaissance d'un idéalisme objectif vivant chez celui-ci. Il ne fit donc que découvrir l'expression de cette manière de contempler intuitivement qu'il reconnut chez Goethe et admira. »⁵

La nature de l'esprit de Goethe

La nature singulière de l'esprit de Goethe consistait donc dans le fait qu'il avait ainsi maîtrisé de *manière inconsciente* un degré de connaissance que la conscience intellectuelle normale a d'abord à franchir comme une condition préalable à une connaissance approfondie de la réalité.⁶ C'est pourquoi toute « cogitation réflexive sur le penser » lui fut étrangère. Ainsi Goethe écrivit :

« Je confesse ici que pour moi, de tout temps, que la grande tâche, si retentissante quant à son importance du « reconnais-toi toi-même », m'apparut toujours équivoque, comme de la finasserie de curés secrètement coalisés qui embrouillent les gens au moyen d'exigences inatteignables et voudraient les engager vers une contemplation intérieure pour les mettre en garde à l'encontre de l'activité dans le monde extérieur. Or l'être humain ne se connaît lui-même que dans la mesure où il connaît le monde qu'il ne perçoit qu'en lui et qui se

⁴ Voir du même auteur : *Grandes lignes d'une théorie cognitive de la conception du monde de Goethe* (GA 2), Dornach 2002, p.23

⁵ Rudolf Steiner : *Les écrits de science naturelle de Goethe* (GA 1), Dornach 1973, pp.223 et suiv.

⁶ « La base d'une contemplation intuitive immédiate (dans son intégralité) Goethe ne l'avait pas foncièrement acquise justement en parcourant le cheminement scientifique de la recherche habituelle sur la nature. Et ce qu'il avait découvert dans l'art, il en était en quête dans la nature même. » Rudolf Steiner *La conception du monde de Goethe* (GA 6), Dornach 1999, livre de poche, p.49.

perçoit seulement en soi. Tout nouvel objet, bien examiné sous toutes ses faces, ouvre un nouvel organe en nous. »⁷

Ce que contredit Rudolf Steiner avec une rare vigueur :

« C'est l'inverse qui est vrai ! : l'être humain ne connaît le monde que dans la mesure où il se connaît lui. Car dans son intériorité se manifeste dans sa forme la plus proprement archétype, ce qui n'existe dans les choses extérieures qu'en reflets, exemples, symboles, à l'instar d'une représentation intuitive immédiate. »⁸

Mais ce qui est décisif et que Rudolf Steiner clarifie : la « plante archétype » n'est pas simplement une « expérience » sensible, au contraire, c'est une expérience pure du *penser*⁹ qui est retrouvée dans le phénomène apparent. Le concept « d'idéalisme objectif » signe donc un tournant épistémologique important : au lieu de l'observation de l'objet « extérieur », c'est l'observation « intérieure » du penser lui-même qui est introduite ainsi comme fondement du connaître.¹⁰

Le début de la science spirituelle

La science spirituelle de Rudolf Steiner commence donc là où finit la science naturelle en usage : dans l'idée abstraite et sa conformité à des lois *générales*. Par l'intensification de l'activité du penser, l'être humain peut passer « du penser à l'expérience du penser. Dans la conscience ordinaire, celui-ci n'est pas éprouvé comme tel, c'est ce qui est pensé au contraire qui est éprouvé consciemment. »¹¹ Et Steiner insiste : « On conquiert une connaissance plus profonde de la nature, en faisant face à la nature, en ayant contemplé intuitivement la réalité de l'esprit dans l'œuvre des idées vivantes. »¹² Car dans l'*expérience vécue* du penser l'être humain surmonte le dualisme de l'*universalité* de la loi et de l'*individualité* du phénomène apparent et il s'éveille pour l'entité *singulière* :

« La connaissance de l'esprit que l'on entend ici ne conduit pas, selon le modèle de la connaissance de la nature, à l'activité représentative d'idées universelles, pour les appliquer aux cas individuels, elle éduque au contraire l'être humain à une disposition dynamique de l'âme qui éprouve en contemplant intuitivement le cas individuel dans sa qualité existentielle autonome. »¹³

Ainsi Rudolf Steiner met-il déjà en évidence dans sa *Philosophie de la liberté* la raison pour laquelle la sphère morale (et en outre sociale) de l'être humain ne peut pas être dérivée d'un concept général d'organisme (social) :

⁷ Johann Wolfgang von Goethe : *Encouragement significatif par un mot d'esprit unique*, dans du même auteur : *Édition de Hambourg*, Munich 1981, vol.13, p.38. (soulignement de l'original.

⁸ Rudolf Steiner : *La conception du monde de Goethe (GA 6)*, Dornach 1999, livre de poche, p.91.

⁹ Voir à l'endroit cité précédemment, pp.122 & 127.

¹⁰ Avec cela, d'une certaine façon, s'accomplit ce que Immanuel Kant (1724-1804) déjà pensait pouvoir s'imputer lui-même, au moment où il caractérisa sa propre science cognitive transcendantale comme un « remaniement fondamental de l'art du penser », qu'il comparait à la performance de Copernic dans le domaine de la cosmologie (*Critique de la raison pure*, préface à la deuxième édition, 1787). C'est à Kant que revient le mérite d'avoir libéré le sujet d'une simple position de spectateur et de l'avoir élevé au rang d'acteur du processus cognitif. Mais son sujet demeure subjectivement prisonnier (dogmatique), parce que Kant dérivait la formation de la représentation unilatéralement encore à partir de la perception sensorielle et ne reconnaissait pas le fait que dans la représentation agit déjà une part conceptuellement constituante, laquelle, développée en concept pur (apurée) ouvre l'accès à ce qu'il appelait « la chose en soi » et permet donc une connaissance de l'être/essence. [L'étude de Lucio Russo : *Amor che ne la menta mi ragiona* sur la *Philosophie de la liberté* de Rudolf Steiner monter parfaitement aussi cela. voir [www.http://osp.i.it](http://osp.i.it) [traduction française disponibles sur simple demande sans plus auprès du traducteur, *ndt*]

¹¹ Rudolf Steiner : *De l'énigme de l'être humain (GA 20)*, Dornach 1984, p.161

¹² Du même auteur : *Mon chemin de vie* Chapitre III, Dornach 1983, p.71

¹³ Du même auteur : *L'objectif que vise l'école Waldorf à Stuttgart, Conférences sur l'éducation* —Conférences avec les enseignants III, (GA 300c), p.11.

« La vertu de l'organisme est présente sans que nous y soyons pour quelque chose ; nous trouvons ses lois achevées à notre arrivée, nous pouvons donc les rechercher et ensuite mettre en application celles que nous trouvons. Par contre, les lois morales doivent, elles, d'abord être créées par nous. Nous ne pouvons pas les utiliser avant de les avoir créées. »¹⁴

En 1923, Rudolf Steiner revient sur sa *Philosophie de la liberté* et caractérise explicitement une fois encore la raison pour laquelle il devait la rédiger en opposition à Goethe :

« Mais exactement comme on fait des lois naturelles des roses desséchées, de même, on fait des impulsions morales des roses desséchées. Les racines de celles-ci en disparurent ainsi partout et donc les impulsions morales semblèrent dès lors fendre bruyamment l'air partout à l'instar de commandements moraux retentissants dont on ne connaissait plus rien de toutes parts quant à leur enracinement dans la civilisation. Rien d'autre n'était plus possible aux êtres humains que de ressentir : les commandements moraux existent. Mais l'origine divine n'existait plus et alors l'interrogation surgit : Où donc cela doit-il mener si les commandements moraux ne sont plus suivis ? On en vient au chaos, à l'anarchie dans la socialité (*sozietät*) humaine. Mais d'un autre côté, il y a ceci : Comment opèrent ces commandements ? Où s'enracinent-ils ? Car on en sentait bien aussi l'aspect desséchant. Et la grande question devint celle qui résulta du goethéanisme mais à l'intérieur de celui-ci, lui-même ne fut pas capable d'y répondre. Or Goethe mit en place, voudrais-je dire, deux points de départ pour ce faire [son investigation à lui de science naturelle & son « conte »], lesquels certes se mouvaient en convergeant l'un vers l'autre mais jamais ne se rencontrèrent. Ce qui était nécessaire pour cela et qui l'est toujours, c'est la *philosophie de la liberté*. Il fallait montrer où vivait le divin chez l'être humain lui-même, dans lequel il puisse fonder aussi bien la spiritualité de la nature, comme notoirement la spiritualité des lois morales. »¹⁵

Empirisme intérieur

Tout particulièrement pour une orientation conforme à l'époque de la science sociale, ce « retournement » du processus cognitif de l'empirisme « extérieur » à celui « intérieur », est d'une profonde importance, car tout penser-pour-les-autres, toutes « utopies-imaginées-généralisantes, doivent être surmontés désormais si — devant être prise en compte, non seulement la situation sociale spécifique, appréhendée comme adhérente à un type mais plus encore à chaque fois celle de l'être humain lui-même singulier dans son intentionnalité de vie d'âme et d'esprit et essence d'être — toutes deux devant devenir opérantes dans la vie sociale. Une science sociale qui, se constituant dans cet esprit, s'abstiendra dans toute sa détermination de contenu et se limitera donc à la description des conditions facilitant à l'être humain individuel un meilleur déploiement de ces facultés dans l'interaction sociale collaboratrice, dans une qualité de communauté qui n'est pas seulement ressentie comme telle mais est aussi volontairement vécue en responsabilité, à l'instar de celle qui surgit dans le *Conte du serpent vert et du beau lys* de Goethe :

« Car même si quelqu'un voulût objecter : cette assistance réciproque des forces se réfère à des forces d'êtres humains *différents*, Goethe fait foncièrement valoir, par contre ici, une vérité courante que les vertus de l'âme qui sont unilatéralement réparties sur divers êtres humains ne sont pourtant rien d'autre que l'entité déployée de l'âme du cœur (*Gemüt*) de l'ensemble de la communauté humaine. Et lorsque dans une communauté de vies, diverses natures humaines collaborent ainsi ensemble, dans cette interaction n'est pourtant donnée qu'une image des forces multiples qui constituent dans leur relation réciproque, celle d'une essence humaine individuelle de l'ensemble. »¹⁶

¹⁴ Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté*, livre de poche (GA 4), Dornach 1998, p.195.

¹⁵ Rudolf Steiner : *L'histoire et les conditions du mouvement anthroposophique en relation avec la Société anthroposophique* (GA 258), conférence du 17 juin 1923, à Dornach, Dornach 1981, p.155. [L'absence de réponse du côté du Goethéanisme peut peut-être être recherchée chez Karl Julius von Schröer, *ndt*]

¹⁶ Rudolf Steiner : *L'art de l'esprit de Goethe dans sa manifestation au travers de son conte du serpent vert et du beau lys*, un essai de 1918, dans : *L'art de l'esprit de Goethe*, (GA 22), Dornach 1956, pp.83 et suiv.

Ainsi peut-on voir dans cette formulation, par cet itinéraire au travers de l'apurement de la « vie intérieure » jusqu'à la configuration commune en co-responsabilité des formes sociales « extérieures », la nouvelle culture prédisposée exemplairement dans la rencontre de Goethe avec Schiller.

« Mais si l'on prend ces deux choses : les *Lettres esthétiques* de Schiller ont été peu comprises dans le temps qui les a suivis, j'en ai souvent parlé, on s'en est peu préoccupé ; par ailleurs l'étude des *Lettres esthétiques* de Schiller serait un bon cheminement pour déboucher dans ce que vous trouvez dans mon écrit *Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ?*; les *Lettres esthétiques* de Schiller pourraient constituer une bonne préparation à cela. En revanche, le *Conte du serpent vert et du beau lys*, pourrait être la préparation pour s'approprier cette sorte de configuration de l'esprit qui ne peut pas venir du simple intellect, mais surgit des forces plus profondes de l'être et qui permettrait ensuite de comprendre réellement quelque chose comme les *Points essentiels de la question sociale*. »¹⁷

En suivant cette indication de Rudolf Steiner, la qualité d'articulation duelle peut déployer, dans cette méditation pour Hans Kühn, sa pleine qualité existentielle :

Cherche la pleine lumière au for intérieur

Décrit le processus d'apurement de l'âme tel qu'il est suscité dans *Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ?* Chercher la « pleine lumière » au « for intérieur », signifie surmonter la prévention subjective de la vie intérieure émotionnelle, des contenus mnémoniques et représentatifs par l'activité méditative sur l'élément essentiel du *concept pur*, pour ouvrir le cœur de neuf pour le monde. Alors l'*amour* peut éclairer le monde : « Sur la totalité de son monde extérieur se répand une lumière intérieure. »¹⁸

Et tu découvres le monde.

Signifie donc apprendis à connaître le monde de neuf, en t'éduquant toi-même — il te révélera toujours plus ensuite son être.

Cherche la plénitude de l'esprit au for extérieur

présuppose en conséquence une perception du monde, qui n'est pas troublée par des privilèges et des intérêts personnels. Car la « plénitude de l'esprit » doit pénétrer ce qui est simplement « extérieur ». Cette *perception pure* nécessite une attitude spirituelle qui ne juge pas à la légère à partir de l'opinion subjective, mais qui traite les contenus de la perception en leur laissant la liberté d'exprimer eux-mêmes leur relation au tout. Si ceci réussit, alors une expérience du vouloir qui conduit à une *action en responsabilité* :

Et tu découvres toi-même.

C'est en particulier en relation au découplage de la sphère de l'économie financière si fatale dans notre temps que peut être reconnue l'irresponsabilité de l'action sur la base d'un manque d'expérience de volonté décrite ici. Car l'intellectualisme moderne a perdu lui-même toute référence à la réalité. Cette crise — traversant tous les domaines de la vie (sociale) — ne pourra être surmontée que si, dans la pleine prise en compte de la liberté individuelle, un nouveau mouvement social se fonde sur la transformation de l'intellect. Ensuite ce qui est justifié dans les conquêtes civilisatrices qui accompagnent le capitalisme moderne pourra être replacé dans une relation convenable à la fois avec ce qui a été négligé au plan de la nature mais aussi au plan du monde moral.

¹⁷ Du même auteur : *La spiritualité nouvelle et l'expérience du Christ du 20^{ème} siècle*, conférence du 24 octobre 1920 à Dornach (GA 200), Dornach 2003, pp.77 et suiv.

¹⁸ Du même auteur : *Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ?*, (GA 10), Dornach 1961, p.39.

En se rattachent à la préparation théorique cognitive du cheminement de Friedrich Schiller, Rudolf Steiner avait déjà accompli ce tournant vers un « empirisme intérieur » dans sa dissertation de thèse publiée sous le titre : *Vérité & Science* :

« Le résultat de ces investigations, c'est que la vérité n'est pas, comme on l'accepte généralement, le reflet idéal d'un réel quelconque, mais au contraire une production libre de l'esprit humain, de sorte que rien n'existe principalement, si nous ne l'avons pas nous-mêmes fait naître. »¹⁹

De ce fait l'approfondissement de l'expérience du penser fut ouverte vers une contemplation intuitive nouvelle, par laquelle non seulement une nouvelle relation avec l'*organique* peut être découverte, mais plus encore l'être humain se voit interpellé lui-même comme un être *moral* — en liberté — pour configurer le monde social :

« Les sciences sociales indépendantes de toutes celles nationales saisissent le goethéanisme et le transforment

1. dans l'appréhension spirituelle du monde
2. dans la conformation de la *Dreigliederung* du monde —. »²⁰

Ainsi se révèle la parole de méditation que Rudolf Steiner écrit voici cent ans à l'intention de Hans Kühn dans la *Points essentiels de la question sociale* — en honorant la rencontre de Goethe avec Schiller — comme un joyau à redécouvrir de neuf, capable de donner à l'être humain du présent une orientation salutaire.

Die Drei 3/2020.

(Traduction Daniel Kmiciek)

Thomas Brunner: est né en 1965 à Balingen, a grandi dans une famille très ouverte sur le monde, il s'est très vite préoccupé — tout particulièrement stimulé en cela par son grand-père espagnol, le philosophe du droit Eduardo Felipe González Vicén — déjà dans ses jeunes années, de questions de justice et d'équité sociale.

1983-87 : étude de l'art du mouvement l'eurythmie (entre autres chez Friedhelm Gillert) à Munich et Vienne. À côté de cela, il étudie librement la philosophie, l'anthroposophie et la science sociale.

1987 : séjourne au Japon, où il rencontre personnellement le maître japonais de la peinture de paysages Kaii Hashiyama.

1988 : il est membre de la scène de l'*Eurythmeum* de Stuttgart, invité par Else Klink.

À partir de 1988 : il collabore au centre culturel *Forum 3*, activités en management de musique, facteur, artiste d'actions, enseignant à la libre école Waldorf de Kiel.

2002- 2009, enseignant à la libre école Waldorf de Cottbus.

Depuis c'est un artiste et conférencier indépendants, de même qu'il enseigne l'eurythmie à temps partiel à la nouvelle libre école Waldorf de Görlitz en construction : « Jacob Böhme ».

Inventeur d'un jeu divisé en cases (*Welt der Türme* -Monde des tours, *Intellego Holzspiele*).

Édification de divers projets, entre autre : compte d'initiative, université libre d'été de Niederspree, Atelier scénique de Cottbus-Kahren (www.freiebildungsstiftung.de), Forum de science sociale à Berlin. Réédition de Paul Asmus : *Le Je et la chose en soi* (1876/2004).

Diverses publications dans le contexte de l'art et de la question sociale. www.edition-immanente.de

¹⁹ Rudolf Steiner : *Vérité & Science*, Dornach 1958, p.11. Voir à ce sujet la correspondance chez Friedrich Schiller : « La vérité n'est en rien telle que la réalité ou l'existence sensible des choses, rien de ce qui peut être reçu des choses de l'extérieur ; elle est quelque chose que la vertu du penser produit de par soi dans sa liberté, et cette spontanéité, cette liberté, c'est justement ce dont nous regrettons l'absence chez l'être humain sensible. » Friedrich Schiller : *Sur l'éducation esthétique de l'être humain*, 23 lettres, Stuttgart 2000, p.91.

²⁰ Rudolf Steiner à Edith Maryon, citation extraite de : Rex Raab : *Edith Maryon, sculptrice et collaboratrice de Rudolf Steiner*, Dornach 1993, p.322.